

POLÉMIQUE

SHAKESPEARE, UN ITALIEN ?

C'est l'hypothèse d'un livre publié à Montréal qui, pour le 450^e anniversaire de l'auteur d'"Hamlet", pourrait ne pas plaire à tous

PAR DANIEL BOUGNOUX*

John Florio. The Man Who Was Shakespeare, par Lamberto Tassinari, Giano Books, Montréal. En vente sur www.johnflorio-is-shakespeare.com



Portrait de John Florio, gravure dans l'édition de 1613 des « Essais » de Montaigne



BIO

LAMBERTO TASSINARI, né à Castelfiorentino (Italie), vit depuis 1981 à Montréal, où il a enseigné la littérature italienne de 1982 à 2007. Il s'apprête à mettre en scène « la Tempête » de Shakespeare à Naples.

BIO

WILLIAM SHAKESPEARE (portrait ci-contre) est officiellement né en avril 1564 à Stratford-upon-Avon (Royaume-Uni), où il est mort le 23 avril 1616. La paternité de ses œuvres a fait l'objet, dès le XIX^e siècle, de nombreuses contestations et hypothèses.

Qui écrit « Hamlet » ? Dans « John Florio. L'homme qui était Shakespeare », Lamberto Tassinari affirme que le dramaturge anglais était en fait un lexicographe d'origine italienne. Mais les « shakespeareologues » résistent à le suivre. Déjà contestée par les plumes respectables de Twain, Dickens, Freud ou Borges, la paternité de cette œuvre reste un sujet ouvert. Tous soulignent le peu d'éléments qui justifieraient une telle production dans la vie si terne de ce bourgeois de province – acteur et entrepreneur de spectacles, par ailleurs procédurier et médiocre agioteur en grains. Tassinari a repris en 400 pages denses cet éprouvé dossier, et sa démonstration est sidérante. « Si peu de contexte pour tant de textes ! » Certes, on alléguera que les auteurs du théâtre élisabéthain ne signaient ni ne conservaient leurs pièces, propriété des troupes ; on invoquera l'anachronisme de la notion d'auteur et la rareté des manuscrits de cette époque (le grand incendie de Londres en 1666 a fait des ravages). D'autres, structuralistes des années 1960, se barricadent encore derrière l'autonomie du texte : à quoi bon savoir au-delà, l'œuvre dans sa clôture suffit, etc.

Confronté à un corpus qui eut un tel impact sur la formation de la langue et de la conscience (pas seulement anglaises), Tassinari ne peut se résoudre à cette petite critique, retranchée derrière une poignée d'évidences ressassées. Un auteur de cette force ne tombait pas des nues, et il semble idéaliste d'invoquer son « génie ». Écrire une pareille œuvre supposait quelques ressources matérielles, conditions sine qua non de « l'esprit », et des circonstances à l'époque rarissimes ou très spécifiques, telles qu'une riche

bibliothèque, la connaissance de langues étrangères (notamment l'italien), des voyages en Europe et particulièrement à Venise, Vérone ou Milan, cadres de plusieurs pièces, la fréquentation de la cour... Mais encore une flamme spirituelle tenace, l'ambition d'enrichir la langue anglaise et son vocabulaire de quantité de néologismes, une intimité passionnée avec la musique et l'Écriture sainte, une connaissance précise, ardente des humanistes de la Renaissance continentale (après Dante et Boccace, Pierre l'Arétin, Giordano

Bruno ou Montaigne), et la résolution de féconder par eux la ténébreuse Albion... Pour ne rien dire de ce qui affleure, de façon poignante quoique cryptée, dans « la Tempête » : la plainte de l'exilé, la perte du premier langage, sa consolation par la fantasmagorie et les méandres douloureux du rapport générationnel. Ces tourments de l'exil, qui hantent aussi les « Sonnets », furent-ils ceux du lourdaud qui voyageait pour ses affaires de Stratford à Londres, et ne sortit jamais de son île ?

Tassinari consacre des dizaines de pages à chacune de ces questions, méthodiquement. Il ne discute pas à coups d'a priori, il exhume les dates de publication des textes qu'il croise, sachant que la création consiste d'abord à beaucoup lire et à plagier : l'Arétin, Montaigne, Bruno ou surtout John Florio, qui fut un personnage extraordinaire, oublié par la critique académique. Plus vieux que « Shakespeare » d'une douzaine d'années, il naquit à Londres d'un père, Michelangelo, émigré d'Italie, car protestant et d'abord juif, prédicateur, érudit en religions. Lexicographe, auteur de dictionnaires, polyglotte traducteur de Montaigne puis de Boccace, précepteur à la cour de Jacques I^{er}, employé à l'ambassade de France, John ne cessa de côtoyer les grands et de jouer les « passeurs » dans cette Europe en formation.

L'enquête se lit comme un haletant roman de formation ; on y voit enfin « Shakespeare » rendu à sa richesse, à sa complexité née des souffrances de l'exil et du multilinguisme. La fraîcheur d'une langue qu'on dirait toujours comme à l'état naissant se comprend mieux selon l'hypothèse (jamais faite, chauvinisme oblige ?) d'un Shakespeare venu du dehors. A petites touches, tout en douceur (et en érudition), Tassinari étaye sa thèse d'un auteur d'origine juive, et italienne. Elle a de quoi décoiffer les « stratfordiens » qui, organisés en une puissante industrie éditoriale, touristique et festivalière, campent fièrement sur la tradition et la raison d'Etat. Belle occasion pourtant, en ce 450^e anniversaire de la naissance de William Shakespeare, de rendre au « plus grand dramaturge (et poète) de tous les temps » un peu de sa chair, de ses langues et de sa vraie vie, qui fut moins simple qu'on ne pense. ■

(*) Professeur à l'université Stendhal de Grenoble-III, spécialiste de Louis Aragon.